

Pierre Calderon

### Les lettres de G. Bachelard à J. Follain

Dans le *Bachelard* qu'il vient de donner aux Editions du Seuil, Jean-Claude Margolin<sup>1</sup> produit une lettre du philosophe au poète Jean Follain. C'est la seule de l'ouvrage, mais elle suffit à faire apparaître qu'il y a encore, sur le Bachelard écrivain, beaucoup à apprendre du Bachelard épistolaire. En effet, quelque cursive que puisse à cette occasion paraître sa plume, elle requiert autant d'attention qu'appliquée aux études qui le placent à l'origine du renouveau de la critique française des années soixante.<sup>2</sup> En tout cas, c'est avec cette conviction que nous examinerons cette lettre, et les trois autres que Bachelard a adressées au même destinataire<sup>3</sup>. Mais qu'on ne s'attende pas ici à un commentaire exhaustif. Il y faudrait rien de moins qu'une très ample exégèse, et notre propos entend n'être qu'une présentation critique; très exactement, une confrontation doublée de l'appréciation qui en découle. Une confrontation, disons-nous, car, en un mot, en face de ces lettres, nous mettrons d'une part poèmes cités et pages consacrées à leur auteur par la *Poétique de la rêverie* et d'autre part remarques de Follain sur la rêverie et citations de son exposé sur cette même *Poétique* au colloque Bachelard de juillet 1970 à Cerisy-la-Salle.

<sup>1</sup> *Bachelard*, par Jean-Claude Margolin, collection *Ecrivains de toujours*, Editions du Seuil, Paris, 1974, p. 125—126.

<sup>2</sup> «... partant d'une analyse des substances (et non des œuvres), suivant les déformations dynamiques de l'image chez de très nombreux poètes, G. Bachelard a fondé une véritable école critique, si riche que l'on peut dire que la critique française est actuellement, sous sa forme la mieux épanouie, d'inspiration bachelardienne (G. Poulet, J. Starobinski. J.-P. Richard)», Roland Barthes, *Qu'est-ce que la critique?* dans *Essais Critiques*, Editions du Seuil, Paris, 1964, p. 252/3.

<sup>3</sup> Nous en devons la communication gracieuse à leur détentrice, Mme J. Follain.

Prenons sans surseoir connaissance de cette correspondance.<sup>4</sup> Chaque lettre fait suite à l'envoi par le poète au philosophe de son dernier recueil.<sup>5</sup>

La première, celle que produit Margolin, commente la plaquette *Les Choses données* (Pierre Seghers, Paris, Juin 1952):

UNIVERSITE DE PARIS

INSTITUT D'HISTOIRE  
DES SCIENCES  
ET DES TECHNIQUES  
13, RUE DU FOUR, 13  
PARIS VI<sup>e</sup>

Le 8 juillet 1952

LE DIRECTEUR  
2, RUE DE LA  
MONTAGNE S<sup>e</sup> GENEVIÈVE, 2  
PARIS V<sup>e</sup>

*Cher Monsieur*

*Moi aussi je serai heureux de vous revoir. Je suis encore pour quelques jours à Paris et si vous passiez un de ces matins vers onze heures Place Maubert montez mon escalier. De toute façon vers la mi-octobre je serai de retour et comme de coutume, sans rendez-vous, tous les poètes viennent me voir à 18 heures.*

*Vous savez mon attachement pour les grandes choses simples. Et vos poèmes sont vraiment des «choses données», les choses mêmes qui apparaissent comme des dons absolus.*

*«Une renoncule âcre appelée*

*bouton d'or...»*

*m'a rendu tout un ruisseau et l'odeur contrastée d'une grande prairie.*

*Vous connaissez les odeurs du ravin, vous rendez à l'univers ses valeurs de rusticité. Une assiette qui tombe vous savez que c'est un conflit de classes, un drame humain. Et que ce soit un poète qui sente tout cela, voilà qui redonne confiance en la noblesse du coeur humain.*

*Merci pour l'envoi de vos poèmes.*

*Très cordialement à vous,*

*Bachelard*

---

<sup>4</sup> On constatera qu'elle n'est pas exempte de fautes: nous n'avons rétabli que la ponctuation (virgule, point, guillemets), là où il nous a paru indispensable de le faire.

<sup>5</sup> Par la suite, ces lettres seront désignées en abrégé comme il suit: L. I, L. II, L. III, L. IV. La Poétique de la rêverie: P. R., L'exposé de Follain sur elle au colloque Bachelard: C. B., Les Choses données: C. D., Territoires, T. Tout instant: T. I. Des Heures: D. H.

UNIVERSITE DE PARIS

INSTITUT D'HISTOIRE  
DES SCIENCES  
ET DES TECHNIQUES

—x—  
13, RUE DU FOUR, 13  
PARIS-VI'

—x—  
LE DIRECTEUR.

—x—  
2, rue de La Montagne S<sup>te</sup> Geneviève, 2  
PARIS-V'

LE 20 Décembre 1953.....

Che Monsieur,

Depuis le jour — voici une  
petite semaine — où j'ai reçu  
vos poèmes, je me suis promis  
de n'en lire que deux, un le  
matin et un le soir. Mais j'ai  
tout lu, tout relu. Et j'ai main-  
tenant le sentiment d'avoir parcouru  
une semaine dans les champs,  
d'avoir traversé une année d'uni-  
vers, revu des châteaux et des  
journaliers, médité sur l'octobre.  
J'ai entendu sonner la vieille  
horloge qui sonne si gravement  
sous prétexte de dire l'heure.  
J'aime vos objets. La vieille  
dame qui tient l'œuf dans

quel tableau! Comme l'univers est solide quand il est centré sur un objet fragile. Et quel cataclysme dans la maison bourgeoise quand se brise l'assiette d'une autre siècle.

Et voilà "domaine d'homme" voilà tout un roman sans histoire. L'homme cultive le champ, la femme trempe la soupe. Alors je vois la maison au bord du chemin, je sens le "cruel soleil" sur le dos du vigneron. Comme le monde est grand quand il est centré sur une maison, sur un foyer, sur "un corps de gloire". En une page le poète doit dire toute une vie.

Tous voyez, Cher Monsieur, que vos pages vont rester précieuses pour moi. Tous les poèmes ont la grande marque. Et nous disent ce qu'il y a d'extraordinaire dans la simplicité.

Avec mes félicitations, mes remerciements, recevez, Cher Monsieur, l'expression de mon très cordial souvenir

Harold

La deuxième, *Territoires*, qui reprend les vingt quatre des poèmes *Choses données* dans les quatre vingt un qu'il comporte (Gallimard, Paris, novembre 1953):

UNIVERSITE DE PARIS

INSTITUT D'HISTOIRE  
DES SCIENCES

ET DES TECHNIQUES

13, RUE DU FOUR, 13  
PARIS VI<sup>e</sup>

LE DIRECTEUR

2, RUE DE LA  
MONTAGNE S<sup>te</sup> GENEVIÈVE, 2  
PARIS V<sup>e</sup>

Le 20 décembre 1953

*Cher Monsieur,*

*Depuis le jour — voici une petite semaine — où j'ai reçu vos poèmes, je me suis promis de n'en lire que deux, un le matin et un le soir. Mais j'ai tout lu, tout relu. Et j'ai maintenant le sentiment d'avoir passé une semaine dans les champs, d'avoir traversé une année d'univers, revu des chasseurs et des journaliers, méditer (sic) sur octobre. J'ai entendu sonner la vieille horloge qui sonne si gravement sous prétexte de dire l'heure. J'aime vos objets. La vieille dame qui tient l'oeuf dans quel tableau! Comme l'univers est solide quand il est centré sur un objet fragile. Et quel cataclysme dans la maison bourgeoise quand se brise l'assiette d'un autre siècle.*

*Et votre «domaine d'homme» voilà tout un roman sans histoire. L'homme cultive le champ, la femme trempe la soupe. Alors je vois la maison au bord du chemin, je sens le «cruel soleil» sur le dos du vigneron. Comme le monde est grand quand il est centré sur une maison, sur un foyer, sur «un corps de gloire». En une page le poète sait dire toute une vie.*

*Vous voyez, Cher Monsieur, que vos pages vont rester présentes pour moi. Tous les poèmes ont la grande marque. Ils nous disent ce qu'il y a d'extraordinaire dans la simplicité.*

*Avec mes félicitations, mes remerciements, recevez, Cher Monsieur, l'expression de mon bien cordial souvenir.*

Bachelard

La troisième, *Tout instant* (Gallimard, Paris, octobre 1957):

*Cher Jean Follain*

*Paris le 31 Octobre 1957*

*Un livre de vous est une joie de «tout instant» Et on voudrait que cet instant se multiplie en mille pages. J'ai lu les 104 en ménageant ma gourmandise. N'en lis pas trop aujourd'hui, me disais-je, car que liras-tu quand ce sera fini.*

*Maintenant je relis. Ce livre me parle tant! Il est pour moi. Je pense comme vous. Les objets, les pauvres objets ont de grandes douleurs. Qui les consolera sinon un grand poète?*

*Je voudrais avoir à récrire mes livres quand je lis les vôtres. Vous activez les résonnances des images auxquelles j'ai résonné. Vous faites si bien (p. 21) respirer la chambre. Les petits objets dont elle est pleine sont les alvéoles de ce poumon tranquille. Comme les encres noires et rouges reposent paisiblement dans leur essence. Elles ne se font pas de farce sur la table du maître.*

*Quel plaisir aussi dans notre vie bousculée d'apprendre près des objets les beautés de la lenteur. Quand j'ouvrirai à Dijon ma belle armoire je me souviendrai de votre page 55. J'entendrai maintenant, j'en suis sûr, le «miaulement\* des odeurs» Vous savez, vous, que les «correspondances baudelairiennes» ne sont pas seulement des thèmes généraux pour professeur de rhétorique. Vous savez que les «objets» sont des racines fasciculées qui préparent des sèves et des essences pour le bienfait de tous nos sens. Vous ouvrez votre bahut comme s'il était un fruit mûr et qu'il va vous donner des émotions, de souvenirs, des paroles, des musiques. Je vous vois arrêté devant le meuble ouvert: «Au fait, dites-vous, qu'est-ce que je cherchais?» On oublie tant de choses quand on commence à retrouver des souvenirs. Vous aviez besoin de vos chaussettes et votre main vient de frôler une ancienne dentelle, un peu jaune mais si blanche, très ajourée, mais si solide, solide comme un souvenir impérissable.*

*Mais ma lettre ne finirait pas si je vous disais toutes les richesses de votre livre. Et il faut que ma lettre parte. Elle n'a que trop tarder (sic). J'ai eu toutes ces semaines des soucis sans nombre. Je n'arrive pas à sauver la liberté qu'un professeur en retraite pouvait espérer. Mais à la fin de novembre, j'y verrai clair et j'espère me remettre à mes livres. C'est vous dire combien j'ai besoin que Jean Follain ne cesse d'écrire.*

*Amicalement à vous,*

*Bachelard*

Gaston Bachelard — 2 rue de la Montagne Ste Geneviève  
— Paris 5ème

*\*Bien entendu, je lis le texte à ma façon. J'emboutis les images proches.*

La dernière enfin, *Des Heures* (Gallimard, Paris, mars 1960):

*Cher Jean Follain*

*Paris 1er mai 1960*

*Un poème de vous marque une journée. Il dit l'heure d'être tranquille, de prendre le monde, d'absorber un monde. Et voici que vous me donnez tout un livre. Je l'ai lu trop goulûment. J'accumulais ainsi une semaine de paix dans une heure de poésie. Maintenant je relis, je retrouve, je vous retrouve, car votre oeuvre me tient à l'âme. Je ne vous ai pas assez cités (sic) dans ma Poétique de la rêverie. Mais quand je vous ai cité, il m'a semblé, que ma page en devenait bonne. Dans le présent recueil, il y a encore une assiette, une assiette ébréchée. J'aime ces vieux combattants des scènes de ménage. Avec un poème, vous les décidez, malicieux enlumineur que vous êtes.*

*Vous croyez être Normand, vous êtes Champenois, vieux frère! Je vous lis, et tout de suite j'ai des souvenirs. Je revois des demoiselles de couture. J'entre dans des boutiques.*

*«Y-a-t-il du monde?»*

*demande votre client. Nous disons sur le mode interrogatif, «Y a personne?»*

*mais l'hiatus est trop fort*

*«Y a-t-il du monde?» vaut mieux. On a toujours à apprendre quand on lit un poète.*

*Merci.*

*Votre ami,*

*Bachelard*

Relisons ces lettres. Qu'en ressort-il? Un intérêt pour Follain qui commence par l'affabilité, se poursuit par l'amitié, s'achève par la fraternité. Il y a peu à en dire, sauf à tomber dans l'anecdotique. Mais retenons:

*Vous croyez être Normand, vous êtes Champenois, vieux frère! (L. IV)*

L'oeuvre, motif majeur de cet intérêt, n'est pas moins bien partagée:

Vous voyez, cher monsieur, que vos pages vont rester présentes pour moi. Tous les poèmes ont la grande marque (L. II);

Un livre de vous est une joie de 'tout instant' [...] Maintenant je relis. Le livre me parle tant! Il est pour moi. Je pense comme vous [...] Je voudrais avoir à récrire mes livres quand je lis les vôtres. Vous activez les résonnances des images auxquelles j'ai résonné [...] ma lettre ne finirait pas si je vous disais toutes les richesses de votre livre. [...] C'est vous dire combien j'ai besoin que Jean Follain ne cesse d'écrire. (L. III);

[...] votre oeuvre me tient à l'âme. Je ne vous ai pas assez cités dans ma Poétique de la Rêverie. Mais quand je vous ai cité, il m'a semblé que ma page en devenait meilleure (L. IV).

Entrons dans les raisons qu'allègue cette ferveur, raisons desquelles, en cette partie, nous ne ferons guère qu'étoffer les exemples.

Vous savez mon attachement pour les grandes choses simples. Et vos poèmes sont vraiment des 'choses données', les choses mêmes qui apparaissent comme des dons absolus.

'Une renoncule âcre appelée  
bouton d'or...'

m'a rendu tout un ruisseau et l'odeur contrastée d'une grande prairie.

Vous connaissez les odeurs du ravin, vous rendez à l'univers ses valeurs de rusticité. (L. I)

Rien qui ne consonne à *Vie des campagnes* dans son entier:

Une renoncule âcre appelée  
bouton d'or  
un matin est simplement cueillie  
l'arbre n'en frémit pas d'autant  
les insectes constructeurs  
tournent autour  
et ils sont cuirassés  
ils ont des yeux à facettes  
et portent des armes  
minuscules et lancinantes  
mais lorsque le sol s'échauffe  
les rondes des enfants commencent.

(C. D., p. 10)

Une assiette qui tombe, poursuit Bachelard, vous savez que c'est un conflit de classes, un drame humain (L. I)

Rien ici qui saute aux yeux:

### *L'assiette*

Quand tombe des mains de la servante  
la pâle assiette ronde  
de la couleur des nuées  
il en faut ramasser les débris,  
tandis que frémit le lustre



dans la salle à manger des maîtres  
et que la vieille école ânonne  
une mythologie incertaine  
dont on entend  
quand le vent cesse  
nommer tous les faux dieux.

(C. D., p. 21)

Continuons.

J'aime vos objets. La vieille dame qui tient l'oeuf dans  
quel tableau! Comme l'univers est solide quand il est centré sur  
un objet fragile. (L. II)

Ce qu'autorise

*L'oeuf*

La vieille dame essuie un oeuf  
avec son tablier d'usage  
oeuf couleur ivoire et lourd  
que nul ne lui revendique  
puis elle regarde l'automne  
par la petite lucarne  
et c'est comme un tableau fin  
aux dimensions d'une image  
rien n'y est  
hors de saison  
et l'oeuf fragile  
que dans sa paume elle tient  
reste le seul objet neuf.

(T., p. 53)

Y fait symétriquement écho, pour Bachelard,

*Domaine d'homme*

L'homme éternel cultive  
son terrain et gémit  
sur le temps  
pourvoyeur des blés et des vignes  
quel cruel soleil un jour  
mais quelle douce fraîcheur un autre  
à la maison une femme au corps de gloire  
met le couvert  
un papillon la suit sans fin  
rompant le pain  
le journalier écoute fuir chaque minute.

(T., p. 49)

Il commente ce poème, de façon aussi autorisée, de la sorte:

Et votre 'domaine d'homme' voilà tout un roman sans histoire. L'homme cultive le champ, la femme trempe la soupe. Alors je vois la maison au bord du chemin, je sens le 'cruel soleil' sur le dos du vigneron. Comme le monde est grand quand il est centré sur une maison, sur un foyer, sur 'un corps de gloire'. En une page le poète sait dire toute une vie. (L. II)

Entre les deux, et lié à *L'oeuf* par sa fragilité, *L'assiette* (T. p. 30) encore, et ce nouvel attendu:

Et quel cataclysme dans la maison bourgeoise quand se brise l'assiette d'un autre siècle. (L. II)

La troisième lettre personnalise cette idée de l'objet en même temps qu'elle la généralise. Elle la personnalise:

Ce livre me parle tant! Il est pour moi. Je pense comme vous. Les objets, les pauvres objets ont de grandes douleurs. Qui les consolera, sinon un grand poète?

Et au paragraphe suivant:

Vous activez les résonances des images auxquelles j'ai résonné. Vous faites si bien (p. 21) respirer la chambre.

Qu'on en juge:

Par les plus beaux soirs, les petits objets dont l'usure est si lente, ceux-là qui durent jusqu'à ce qu'un hasard les brise, se laissent envahir par les ombres et par ces poussières insidieuses que l'air charrie. La glace offre sa magie toujours neuve. Ramassée sur elle-même, la maison respire. Nul de ses habitants ne pourrait dénombrer exactement ce qui se cache sous ses combles au milieu des oignons qui séchent, des pommes de terre qui germent et d'un vieux livre de sciences jauni. Qui eût ouvert ce livre y eût vu des appareils méticuleusement gravés avec des petites hachures pour figurer les ombres. Dans une des pièces de la maison, on entend à travers le mur quelqu'un qui gratte une tache sur une grande feuille blanche et souffle doucement pour éparpiller la petite laine de papier issue de cette opération. Veillent la bouteille d'encre noire et celle d'encre rouge. Une sébille faussement japonaise contient des épingles. Des classeurs, des dossiers domestiques gardent leurs titres et inscriptions longtemps après la mort de ceux-là auxquels ils rendirent service ces jours que l'on veut rester chez soi tellement fait rage la tempête si néfaste aux fleurs fragiles. (T. I., pp. 21—22)

L'association, quelques lignes plus loin, est étroite, sinon intime:

Quand j'ouvrirai à Dijon ma belle armoire je me souviendrai de votre page 55.

La 53, en fait:

D'aucuns aperçoivent le calme des meubles usuels, dont la durée dépassera celle des corps. S'ils ouvrent la porte du bahut, il en monte dans un miaulement des odeurs jamais tout à fait apaisées d'épices, de vieux bois. Bruit, exhalaison ne font point le même effet selon les âges: ils agrandissent le monde, ou le referment sur soi. Avec le silence peut revenir une émotion originelle. Un froissement d'étoffe subjugué, console. La pendule de marbre en paraît presque belle. (T. J.)

Bachelard, toujours en esprit à Dijon, enchaîne:

J'entendrai maintenant, j'en suis sûr, le 'miaulement\* des odeurs'. (L. III)

et, à propos de ces mots entre guillemets, il fait en marge cette remarque:

\*Bien entendu, je lis le texte à ma façon. J'emboutis les images proches. (ibid.)

La suite ne surprendra pas: c'est la généralisation indiquée il y a un instant.

Vous savez, vous, que les 'correspondances baudelairiennes' ne sont pas seulement des thèmes généraux pour professeur de rhétorique (id.)

La dernière lettre, analytiquement parlant, nous apporte peu de choses. Au sujet de

#### *Repas*

Dans l'assiette blanche  
un peu ébréchée  
on mange un morceau de viande saignante  
la femme assoiffante  
on ne la voit plus  
Sur la route bleue  
puis qui devient rouge  
de grands chiens passent  
comme s'ils avaient  
moyen d'exister  
durant tous les temps  
en portant collier à plaque de cuivre  
au nom de leur maître  
et sans peur de la nuit.

(D. H., p. 61)

il écrit:

Dans le présent recueil, il y a encore une assiette, une assiette ébréchée. J'aime ces vieux combattants des scènes de ménage. Avec un poème, vous les décrivez, malicieux enlumineur que vous êtes. (L. IV)

## A son tour

### *Boutique*

Des hommes viennent chercher  
avec un lent sourire  
des paquets clos  
parfois une bougie blanche  
dans cette boutique austère  
où pendent les sabots ornés  
leur voix clame:  
«Y a-t-il du monde?»  
Une femme vient enfin  
les servir de ses mains  
ayant cueilli l'herbe  
au bord de ces chemins  
que traverse si vite un lièvre  
d'espèce commune.

(D. H., p. 15)

ne nous vaut pas une meilleure glose. Au contraire, à la limite du significatif:

Je vous lis, et tout de suite j'ai des souvenirs.  
Je revois des demoiselles de couture. J'entre dans des boutiques.

»Y a-t-il du monde?»

demande votre client. Nous disons sur le mode interrogatif

»Y a personne?»

Mais l'hiatus est trop fort.

»Y a-t-il du monde?»

vaut lieux. On a toujours à apprendre quand on lit un poète.

Ne reprochons pas ce patinement à Bachelard, à l'évidence fatigué. Aussi bien, l'essentiel est dit dans la même lettre, et ce n'est pas, à notre point de vue

Votre oeuvre me tient à l'âme,

mais, proposition qui corrobore le

Je voudrais avoir à récrire mes livres quand je lis les vôtres

de la précédente lettre,

Je ne vous ai pas assez cités dans ma *Poétique de la Réverie*.

Rouvrons-la. C'est aux troisième et quatrième de ses cinq chapitres que Follain est cité.

Au troisième, intitulé *Les rêveries vers l'enfance*, en ces termes:

En quel au-delà les poètes ne savent-ils pas se souvenir? La vie première n'est-elle pas un essai d'éternité? Jean Follain peut écrire:

Alors que dans les champs  
de son enfance éternelle  
le poète se promène  
qui ne veut rien oublier.<sup>6</sup>

Comme la vie est grande quand on médite sur ses commencements! Méditer sur une origine, n'est-ce pas rêver? Et rêver sur une origine n'est-ce pas la dépasser? Au-delà de notre histoire se tend 'notre incommensurable mémoire' suivant une expression que Baudelaire emprunte à de Quincey. (p. 94)

et quelques lignes plus loin, en ceux-ci:

Parfois, l'adolescence dérange tout. L'adolescence, cette fièvre du temps dans la vie humaine ! Les souvenirs sont trop clairs pour que les rêves soient grands. Et le rêveur sait bien qu'il faut aller au delà du temps des fièvres pour trouver le temps tranquille, le temps de l'enfance heureuse dans sa propre substance. Quelle sensibilité à la limite des temps d'enfance tranquille et des temps de l'adolescence agitée n'y a-t-il pas dans cette page de Jean Follain: 'Il y avait de ces matins où pleurerait la substance... Déjà ce sentiment d'éternité que porte en elle la petite enfance avait disparu.' Quel changement dans la vie quand on tombe sous le règne du temps qui use, du temps où la substance de l'être a des larmes! (pp. 94—95)

Au quatrième, intitulé *Le cogito du rêveur*, Follain est l'objet de tout un développement:

Le cogito du rêveur ne suit pas de si compliqués préambules. Il est facile, il est sincère, il est lié tout naturellement à son complément d'objet. Les bonnes choses, les douces choses s'offrent en toute naïveté au rêveur naïf. Et les songes s'accumulent en face d'un objet familier. L'objet est alors le compagnon de rêverie du rêveur. Des certitudes faciles viennent enrichir le rêveur. Une communication d'être se fait, dans les deux sens, entre le rêveur et son monde. *Un grand rêveur d'objets*, comme est Jean Follain connaît ces heures où la rêverie s'anime en une ontologie ondulante. Une ontologie à deux pôles unis répercute ses certitudes. Le rêveur serait trop seul si l'objet familier n'accueillait pas sa rêverie. Jean Follain écrit:

Dans la maison refermée  
il fixe un objet dans le soir  
et joue à ce jeu d'exister.<sup>8</sup>

En « ce jeu d'exister » comme le poète joue bien! Il désigne son existence à l'objet sur la table, à un *détail infime* qui donne l'existence à une chose:

<sup>6</sup> *L'histoire*, E. p. 37.

<sup>7</sup> *Chef-lieu*, Gallimard, Paris, avril 1950.

<sup>8</sup> Jean Follain, *Territoires*, p. 70. (Le poème s'intitule *Églogue*).

La moindre fêlure  
 d'une vitre ou d'un bol  
 peut ramener la félicité d'un grand souvenir  
 les objets nus  
 montrent leur fine arête  
 étincellent d'un coup  
 au soleil  
 mais perdus dans la nuit  
 se gorgent aussi bien d'heures  
 longues  
 ou brèves.<sup>9</sup>

Que poème de la *tranquillité*! Dites-le lentement: en vous descendra un temps d'objet. L'objet que nous rêvons, comme il nous aide à oublier l'heure, à être en paix avec nous-mêmes! Seul à seul, «dans la maison refermée» avec un objet élu comme un compagnon de solitude, quelle assurance d'être dans la simple existence! D'autres rêveries viendront qui, comme celles d'un peintre qui aime à vivre l'objet dans ses apparences toujours particulières, pourront rendre le rêveur à la vie pittoresque, d'autres rêveries aussi qui viendront de bien lointains souvenirs. Mais une sollicitation à une présence toute simple appelle le rêveur d'objet à une existence sous-humaine. C'est souvent dans le regard de quelque animal, de quelque chien que le rêveur croit trouver cette existence sous-humaine. Les yeux de l'âne de Bérénice ont donné de tels songes à Maurice Barrès. Mais la sensibilité des rêveurs de regard est si grande que tout ce qui regarde remonte au niveau de l'humain. Un objet inanimé s'ouvre à de plus grands songes. La rêverie sous-humaine qui égalise le rêveur et l'objet devient une rêverie sous-vivante. Vivre cette non-vie, c'est conduire jusqu'à l'extrême «le jeu d'exister» où nous engage Follain sur la pente douce de ses poèmes.

Des rêveries d'objets aussi sensibilisées nous amènent à retentir au drame d'objet que nous suggère le poète:

Quand tombe des mains de la servante  
 la pâle assiette ronde  
 de la couleur des nués  
 il en faut ramasser les débris  
 tandis que frémit le lustre  
 dans la salle à manger des maîtres.<sup>10</sup>

Qu'elle soit pâle et ronde, qu'elle soit de la couleur des nuées, en ces prestiges de monts simples poétiquement réunis, l'assiette reçoit une existence poétique. Elle n'est point décrite et pourtant qui rêve un peu ne la confondra avec aucune autre. Pour moi, elle

<sup>9</sup> Jean Follain, loc. cit., p. 15. (Le poème s'intitule *Félicité*).

<sup>10</sup> Jean Follain, *Territoires*, p. 30. Le poème a pour titre: *L'Assiette*.

est l'assiette Jean Follain. Un tel poème pourrait être un test d'adhésion à la poésie de la vie commune. Quelle solidarité entre les êtres de la maison. Quelle pitié humaine le poète sait inspirer au lustre qui frémit de la mort d'une assiette! De la servante aux maîtres, de l'assiette aux cristaux du lustre, quel champ magnétique pour mesurer l'humanité des êtres de la maison, de tous les êtres, hommes et choses. Aidés par le poète, comme nous réveillons des sommeils de l'indifférence! Oui, comment pouvons-nous être indifférents devant un tel objet? Pourquoi chercher plus loin quand nous pouvons rêver aux nuées du ciel en contemplant une assiette? (P. R. pp. 140—142)

La citation est longue certes, mais, vu notre propos, indispensablement. Mises en regard des lettres, ces pages établissent la cohérence de la pensée de Bachelard. En effet, les unes et les autres se recourent en chaîne, ce qui n'était rien moins qu'obligé.

Trois fois mentionnée dans les lettres, poème le plus commenté de *La Poétique de la rêverie*, sans doute est-ce *L'assiette* qui s'impose la première à l'esprit. A ce qu'il vient d'en noter, aussitôt répondent:

Une assiette qui tombe, vous savez que c'est un conflit de classes, un drame humain (L. I);

Et quel cataclysme dans la maison bourgeoise quand se brise l'assiette d'un autre siècle (L. II);

Dans le présent recueil, il y a une assiette, une assiette ébréchée. J'aime ces vieux combattants des scènes de ménage (L. IV).

Le «drame humain» d'ici, le «drame d'objet» de *La Poétique* ne nous arrêteront pas. La divergence est seulement apparente. Ce «drame d'objet» est bien peu objectal; il est, et nous y reviendrons, tout humain: «les objets, les pauvres objets ont de grandes douleurs» (L. III) est clair, «Quelle pitié humaine le poète sait inspirer au lustre qui frémit de la mort d'une assiette! De la servante aux maîtres, de l'assiette aux cristaux du lustre, quel champ magnétique pour mesurer l'humanité des êtres de la maison, de tous les êtres, hommes et choses» (P. R. p. 142) est péremptoire.

D'ailleurs, «des rêveries d'objets aussi sensibilisées» (P. R. p. 141) s'élucident aisément sous la plume de Bachelard. Terme à terme, substantiellement parlant:

Le cogito du rêveur [...] est facile, il est sincère, il est lié tout naturellement à son complément d'objet. Les bonnes choses, les douces choses s'offrent en toute naïveté au rêveur naïf. Et les songes s'accumulent en face d'un objet familier (P. R., p. 140),

et:

Vous savez mon attachement pour les grandes choses simples. Vos poèmes sont vraiment des 'choses données', les choses mêmes qui apparaissent comme des dons absolus (L. I);

L'objet est alors le compagnon de rêverie du rêveur. Une communication d'être se fait, dans les deux sens, entre le rêveur et son monde (P. R. p. 140),

et:

Comme l'univers est splendide quand il est centré sur un objet fragile (L. II);

Comme le monde est grand quand il est centré sur une maison, sur un foyer, sur un 'corps de gloire'. (*ibid.*)

Ce à quoi le poète parvient d'une manière qui fait dire au philosophe, lequel est partie prenante, qu'il est «un grand rêveur d'objets» (*ib.*).

Partie prenante, effectivement, car au «jeu d'exister» où nous engage Follain (P. R., p. 141), il est intéressé directement. Il le lui dit en propre: «Vous activez les résonnances auxquelles j'ai résonné» (L. III), — et l'on se souviendra ici, propriété du philosophe, de l'armoire de Dijon, et, appropriation d'un moment du poète, de la «renoncule âcre appelée/bouton d'or» (L. I); il le publie: «Quel poème de la tranquillité! [...] quelle assurance d'être dans la simple existence!» (P. R., p. 141), — et l'on méditera sur l'objet en question, sur la rêverie d'objet proprement dite. La rêverie, il va sans dire, telle que Bachelard la module à propos de Follain, non pas telle qu'il la pose antérieurement. En fait «Méditer sur une origine, n'est-ce pas rêver? et rêver sur une origine, n'est-ce pas la dépasser?» (P. R., p. 94), nous autorise à nous interroger sur la validité de «Je pense comme vous» (L. III). «Je pense comme vous», écrit-il, et, de la même encre, «Bien entendu, je lis le texte à ma façon. J'emboutis les images proches» (*ib.*). La formule est on ne peut plus juste, en marge de «J'entendrai maintenant, j'en suis sûr, le 'miaulement\* des odeurs'» (L. III), qui est à une lieue du texte de Follain: «S'ils ouvrent la porte du bahut, il en monte dans un miaulement des odeurs jamais tout à fait apaisées d'épices, de vieux bois» (T. I.II, p. 53). Du coup, «Vous savez, vous, que les 'correspondances baudelairiennes' ne sont pas seulement des thèmes généraux pour



professeur de rhétorique» (L. III), est bien sujet à caution. N'hésitons plus, laissant là *L'assiette* et tous autres poèmes, à nous demander si, entre Bachelard et Follain, la similitude de pensée qu'énonce «Je pense comme vous» est bien réelle. Tournons-nous vers Follain, à qui le seul «Je ne vous ai pas assez cités dans ma *Poétique de la rêverie*» (L. IV), donne déjà droit à la parole.

Nous pouvons la lui donner sans artifice qui sollicite son oeuvre: avec la publication des actes du colloque Bachelard,<sup>11</sup> nous possédons son propre commentaire de la *Poétique de la rêverie*. Mais disons tout de suite qu'à la différence des pièces précédentes, nous ne le reproduirons pas intégralement. Des quatorze pages de cet exposé (368 à 381), non comprises les cinq de la discussion subséquente (382 à 386), nous ne retiendrons que ce qui concerne strictement notre propos, excluant les considérations qui regardent Follain seul. Non que nous l'amendions de la sorte: Follain, qui déclare «Mon propos pourra sembler, par endroits trop subjectif» (p. 369), ne laisse pas d'être objectif. En fait, ce rêveur est d'une espèce rare, c'est un rêveur lucide.

Justifions ce jugement, avant que de lui emboîter le pas. De Follain, on l'a vu, Bachelard fait «un grand rêveur d'objets». *Le petit Robert des noms propres* surenchérit, tout à la fois plus radical et plus vague: «Par le vers irrégulier ou le poème en prose, avec une rare sobriété de moyens, son oeuvre, riche de sortilèges et d'enchantements est évocatrice d'un réel quotidien qui se confond avec le rêve».<sup>12</sup> Est-ce bien l'impression que les poèmes cités produisent? Beaucoup plus juste nous paraît la notice du *Van Tieghem*: «cette poésie [...] répond à la définition que Fromentin donnait de la peinture: l'art de peindre l'invisible par le visible. Elle est peinture, en effet, et même imagerie, mais située au-delà du pittoresque, au-delà de l'anecdote sentimentale. Poésie sans phrases symbolisme sans symboles».<sup>13</sup> Il n'y a pas lieu, en l'occurrence, d'ajouter: et onirisme sans rêve. S'il peut le paraître, il n'en est rien intrinsèquement. Comme Bachelard, Follain écarte le rêve pro-

---

<sup>11</sup> *Bachelard*, Exposés, table ronde et interventions, collection 10/18, Union Générale d'Éditions, Paris, août 1974, 448 pages.

<sup>12</sup> Signalons que cette notice comporte une carence et deux erreurs. La carence: quoique la première édition de ce *Robert* soit datée du troisième trimestre 1974, la bibliographie de Follain est arrêtée à l'année 1963, ce qui est curieux, et qui n'explique pas, au demeurant, le contenu de ces lignes. Les erreurs: *Tout Instant* est paru, non pas en 1958, mais en 1957, et *Appareil de la Terre* non pas en 1963, mais, dans son premier état, en 1961, et dans son état définitif, en 1964.

<sup>13</sup> Philippe Van Tieghem et collaborateurs, *Dictionnaire des littératures*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, Tome I, p. 1404.

fond, le rêve exploré par la psychanalyse.<sup>14</sup> Comme Bachelard, seule le requiert la rêverie,<sup>15</sup> une rêverie à nos yeux entre toutes vigile. Car, ainsi que, dans la préface de *Collège*, Marcel Arland l'écrit en le paraphrasant, «Jean Follain 'fut au monde'». <sup>16</sup> Point ne nous dérange l'aveu du même ouvrage posthume qu'adolescent il s'abîmait dans «cette même rêverie dont il doit être dit qu'elle n'a jamais cessé et me fait encore honte» (p. 3). Il ne cite pas gratuitement, dans sa lettre à André Dalmas, directeur de la revue *Le Nouveau Commerce*, le mot de Léon-Paul Fargue selon lequel la poésie est «'la seule prestidigitacion qui ne soit pas truquée. Le seul rêve où il ne faille pas rêver'». Et d'ajouter: «ce qui rejoint le dire de Jean Cassou 'le poète est expert en attention'». <sup>17</sup>

Revenons au commentaire, si tant est que nous l'ayons délaissé. Nous l'avons pratiquement cité deux fois: «Mon exposé pourra sembler, parfois, trop subjectif» et, mot qu'il répète, «le poète est expert en attention». C'en est assez, si l'on veut bien tenir compte de notre redressement de ce «trop subjectif», pour montrer quel esprit préside à cet «exposé». Quand Follain poursuit, «J'ai cru pouvoir incidemment y confronter à celle qu'expose Bachelard ma propre rêverie, la rêverie dont naît chez moi le poème» (C. B., p. 369), on ne doutera pas que la confrontation n'ait été *comparaison*, et non pas *affrontement*. Rien, dans le silence de Follain sur ce que Bachelard dit de lui dans la *Poétique de la rêverie*, qui le

<sup>14</sup> «Bachelard, bien qu'il y fasse parfois allusion, répudie plus ou moins le rêve du dormeur. Il le réserve aux psychanalystes, qui doivent y trouver l'objet privilégié de leur investigation. Dans le domaine, éminent pour lui, de la rêverie, il réprovoe la psychanalyse», dit Follain au colloque Bachelard (actes, p. 370). Et Bachelard lui-même: «En somme, le psychanalyste pense trop. Il ne rêve pas assez. A vouloir nous expliquer le fond de notre être par des résidus que la vie du jour dépose sur la surface, il oblitère en nous le sens du gouffre» (P. R. IV p. 128). Bachelard s'y refuse, et Follain. Si Follain ne fait pas fond sur le rêve comme les surréalistes, il ne fuit pas le vertige. Léon-Gabriel Gros a assez bien dit de lui, et dès 1951: «Jean Follain, ou le vertige du microcosme» (*Poètes contemporains*, deuxième série, les cahiers du Sud, Marseille, 1951, p. 165).

<sup>15</sup> «Et voici pour nous, entre rêve nocturne et rêverie, la différence radicale, une différence relevant de la phénoménologie: alors que le rêve nocturne est une ombre qui a perdu son moi, le rêveur de rêverie, s'il est un peu philosophe, peut, au centre de son moi rêveur, formuler un cogito. Autrement dit, la rêverie est une activité onirique dans laquelle une lueur de conscience subsiste. Le rêveur de rêverie est présent à sa rêverie» (P. R., IV p. 129). Tel Follain, en l'occurrence (voir, plus spécialement, à ce sujet, «Le Temps du poète», dans *Entretiens sur le temps*, actes du colloque tenu en juillet 1964 à Cerisy-la-Salle publiés chez Mouton, Paris-la-Haye, 1967).

<sup>16</sup> *Collège*, Gallimard, Paris, 1973, p. VII.

<sup>17</sup> *Le Nouveau Commerce*, Cahier 6, Automne-hiver 1965, Paris, p. 71.

démence. En s'abstrayant sur ce point qui aurait pu être crucial, il clarifie le débat, et l'élargit de surcroît. Ainsi la seule réserve de son exposé se trouve-t-elle être rapportable aux autres gloses de Bachelard. Elle est contenue, autant dire, dans l'éloge même que le *grand rêveur d'objets* qu'est Follain selon Bachelard fait du *grand rêveur de mots* qu'est Bachelard selon lui-même.<sup>18</sup> Le voici pour le principal:

L'oeuvre de Bachelard révèle une telle confiance éperdue dans les mots, une telle euphorie verbale, elle valorise à tel point la signification dans l'ordre poétique — peut-être, d'ailleurs parfois un peu abusivement — qu'elle nous apparaît propre à éloigner d'elle un certain nombre d'esprits d'aujourd'hui, accusateurs du langage. Bachelard, ce magnificateur éperdu de la substance et du plein, ne peut qu'éloigner de lui les tenants du vide. Aussi bien ne peuvent-ils accueillir, avec la chaleur qu'il requiert, le langage approximatif de Bachelard qu'ils ont tôt fait de taxer péjorativement de poétique (C. B. pp. 368—369).

On le voit, l'éloge est presque sans partage: «le langage approximatif de Bachelard», s'il le relève, ne gêne point Follain, et à peine la valorisation un peu abusive à laquelle il procède parfois. La réserve évoquée porte, en fait, sur l'un des affets de cette valorisation:

Ses citations nombreuses sont des points de départ de sa propre rêverie, même lorsqu'il se laisse aller à expliciter trop le poème, ou le morceau de poème, qu'il cite jusqu'à agacer certains poètes par cette explicitation peut-être trop chargée (C. B., p. 369).

Follain se compte-t-il au nombre de ces poètes? Rien dans la suite de l'exposé ne nous permet de le dire. Ni dans la discussion subséquente, où la remarque de Follain «Souvent mon poème part d'un objet, et souvent aussi il part d'un mot» (C. B., p. 384), qui constitue bel et bien un correctif à l'affirmation qu'il est un «grand rêveur d'objets» (P. R. p. 140), n'est pas le moins polémique. Comparaison, et non affrontement, avons-nous dit de cette confrontation.

Filée, il en ressortirait une série de convergences. Tenons-nous en aux articulatoires, enfance, objet, cosmos, temps. Pourquoi cet ordre? Écoutons Follain:

Bachelard est parmi ceux qui ont fortement et délicatement posé le primat essentiel (car il y consacre tout un chapitre) de la rêverie d'enfance, rêverie continue, car l'enfance avec son caractère durable, immobile, dure toute une vie (C. B., p. 372);

La rêverie d'enfance mènera à la rêverie d'objet qui développe au-dedans de nous ce que Bachelard a simplement appelé 'l'amitié avec les choses' (C. B., p. 373);

---

<sup>18</sup> «Je suis, en effet, un rêveur de mots, un rêveur de mots écrits» (P. R., Introduction, VI, p. 15).

Toute rêverie nous conduit finalement à celle du cosmos (C. B., p. 376);

Dans la rêverie liée au cosmos le temps se respire du même coup et Bachelard dit: 'L'atmosphère tout entière est dans une respiration cosmique respirée par la terre' (C. B. p. 377)

et, ce qui ferme le cercle,

Il est certain que Bachelard, philosophe du temps discontinu, rêvait fatalement d'un temps continu s'engloutissant dans une éternité. La rêverie d'enfance impose inéluctablement pareille rêverie (C. B., p. 378).

Avons-nous bien le même enchaînement chez Bachelard? Littéralement, non, et n'importe: pour chacune de ces rêveries, la concordance entre leurs rêveurs pourrait être aisément dégagée. Et dans les deux sens.

Ainsi, Bachelard ayant écrit:

La rêverie d'enfance est d'autant plus féconde quand elle a dépassé la zone des regrets après avoir dispensé tous les mirages de la nostalgie (C. B., p. 372),

Follain le commente en ces termes:

C'est bien pourquoi, si vous me permettez une confiance personnelle, sur le plan de l'écriture, j'ai toujours quelque recul devant le mot même de 'souvenir', trop souvent lié à une nostalgie qui fait dire communément 'tout cela c'est loin', alors que pour le poète, 'tout cela c'est près', tout cela existe au présent, incorporé inéluctablement à soi-même (C. B. p. 373),

ce qui explique ces vers:

alors que dans les champs  
de son enfance éternelle  
le poète se promène  
qui ne veut rien oublier,

et justifie, outre la question de Bachelard

En quel au-delà les poètes ne savent-ils pas se souvenir?  
La vie première n'est-elle pas un essai d'éternité (P. R., III, p. 94),

à laquelle il donne ces mêmes vers pour réponse, la remarque de l'introduction de la *Poétique de la rêverie*,

Par certains de ses traits, l'enfance dure toute la vie (p. 18).

De même quant à l'objet. Lorsque de la pomme de Rilke Bachelard écrit

La pomme célébrée par le poète est le centre d'un cosmos, un cosmos où il fait bon vivre, où l'on est sûr de vivre (P. R., IV, p. 134),

Follain est d'autant plus fondé à rapporter ce propos à son expérience en ces termes:

Il m'arrive — et cela se rapporte justement au texte que j'ai lu l'autre jour et que je reprends ici<sup>19</sup> — d'avoir durant des années jeté chaque jour des regards sur quelque objet dans mon appartement sans l'avoir en réalité jamais vu: brusquement, certains jours, je vois cet objet véritablement, il devient du même coup objet privilégié de rêverie. Si infime qu'il soit, pareil objet devient, comme dit Bachelard à propos d'une simple pomme, 'le centre du cosmos', par la force même d'une observation, d'une attention rêveuse (C. B., p. 374),

que Bachelard lui a, on s'en souvient, écrit à propos de *L'oeuf*,

Comme l'univers est solide quand il est centré sur un objet fragile (L. II)

et à propos de *Domaine d'homme*,

Comme le monde est grand quand il est centré sur une maison, sur un foyer, sur 'un corps de gloire' (*Ibid.*).

Inutile, après cela, d'attester ce qui a trait au cosmos.

Une remarque toutefois s'impose, qui est moins latérale qu'il peut le paraître. Lorsque Bachelard écrit à Follain:

Je ne vous ai pas assez cités dans ma Poétique de la rêverie (L. III),

on peut se demander à quel recueil ou poème il songe, ou bien à quel thème ou point particulier. La lettre où il avoue cette carence parle de *L'assiette* et de *Boutique*, et c'est peu. Mais la logique de la *Poétique de la rêverie* y supplée. Ainsi, relativement aux quatre rêveries considérées, la rêverie cosmique ne serait pas à tort mise en cause. Bachelard lui consacre tout un chapitre, le dernier de l'ouvrage (le cinquième), qui est muet sur Follain, pourtant auteur de

#### *La musique des sphères*

Il suivait la route gelée  
dans sa poche sonnaient ses clefs de fer  
et sans penser, de sa botte effilée  
il buta le cylindre  
d'une vieille boîte à conserves

---

<sup>19</sup> Follain fait là allusion au poème en prose qui ouvre *Tout Instant*: «Il y a un jour où tout à coup j'aperçois cet objet qui, depuis dix ans, était sous mes yeux et qu'en réalité je n'avais jamais véritablement vu. Etc...» (T. I., Objets, I, p. 9).

qui plusieurs secondes roula son vide froid,  
chancela sur elle-même puis s'immobilisa  
sous le ciel émaillé d'étoiles.<sup>20</sup>

Autre carence, et qui n'est point sans rapport avec la précédente: Bachelard, dont l'Introduction à la Poétique de la rêverie parle à deux reprises de «retentissement» (p. 7 et p. 14), ne se souvient pas davantage de ce que, dans ce même *Chef-Lieu* que nous l'avons vu citer page 94, Follain dit de l'épingle à cheveux:

Parfois, on entendait, sur la petite table, la chute d'une épingle à cheveux. Puis, c'était, dans la rue, un couple se parlant sur un balcon, une musique derrière des rideaux. Mais plus que tout, j'entendais l'épingle à cheveux tomber; je l'entends toujours. (p. 63)

Bachelard n'a-t-il pas initialement, pour reprendre les termes de sa troisième lettre à Follain, résonné à une image analogue? Ne délimitons pas davantage l'étendue de la similitude de pensée entre l'un et l'autre: il est temps que la périphérie le cède pleinement au centre. Mais procédons dans l'ordre requis.

«La vie première n'est-elle pas un essai d'éternité?» (P. R., P. 94), se demande Bachelard à la lecture de Follain. Nous ne craignons pas de répondre pour le poète. Un essai? Non pas. Sa possession. Toute cette oeuvre en effet proclame qu'éternité et enfance sont tout un.

Reconsidérons à son tour «le miaulement\* des odeurs» que Bachelard tire du seizième poème en prose de *Tout instant*. Effectivement, il emboutit les images proches, si l'on peut également tenir pour tels «dans un miaulement» et «des odeurs jamais tout à fait apaisées». Reste que la métaphore lui appartient en propre, et qu'elle a son prix: «bien entendu, je lis le texte à ma façon» n'ajoute rien à sa compréhension, mais elle, sur cette façon, nous en apprend, en tant que telle, en tant que métaphore par contiguïté immédiate, beaucoup.

Il y a mieux encore, et ce sont les linéaments d'explication de la correspondance, et l'explication même de la Poétique de la rêverie, de *L'assiette*. N'y revenons que pour sanctionner notre examen antérieur, et formuler enfin notre réserve de fond. «Conflit de classes» (L. I) et «vieux combattants» (L. III) d'un côté, «pitié humaine» (P. R. p. 142) et «humanité des êtres de la maison, de tous les êtres, hommes et choses» (*ibid.*) de l'autre, méritent pareillement le verdict sans appel d'un

---

<sup>20</sup> *Usage du temps, Chants terrestres*, Gallimard, Paris, 1943, p. 24 (l'édition autonome de *Chants terrestres*, chez Denoël à Paris, remonte à 1937).

autre philosophe, — humain, trop humain. Car cet anthropomorphisme qui dit par trop son nom s'appuie sur une théorie que le poète écarte purement et simplement. «Vous savez, vous, lui écrit Bachelard, que 'les correspondances baudelairiennes' ne sont pas seulement des thèmes généraux pour professeur de rhétorique» (L. III). Que Follain le sache, c'est exact; qu'il les exploite, c'est faux. Et pour cause. Dans sa conférence intitulée *Sens de la Poésie*, il tient, au sujet de la métaphore, ce propos capital à notre point de vue:

En ce qui me concerne, je suis arrivé à n'en faire presque plus. Est-ce parce que la métaphore étant comparaison, je ne peux comparer rien à rien dans cet univers multiple, où toutes choses pourtant ont entre elles des affinités mystérieuses (p. 18/9).<sup>21</sup>

Qu'on ne se méprenne pas sur ces «affinités mystérieuses»: pour Follain, elles signifient bien plus connivence que ressemblance. Grande est la différence entre son *épicerie d'enfance*<sup>22</sup> et le *magasin d'images* de Baudelaire:<sup>23</sup> ici, les images ne sont rien de moins que des symboles,<sup>24</sup> là les choses, et toutes autres ailleurs, ne renvoient, sans la moindre exclusive du reste, qu'à elles-mêmes. Ainsi de *L'assiette*. Elle ne meurt pas comme fait un être quelconque, elle se brise en vertu de la loi de la chute des corps. Le lustre, quant à lui, ne frémit pas de pitié comme ferait un être humain, mais du fait du vent qui passe par la fenêtre, et ainsi de suite.

En un mot comme en cent, Bachelard s'est grandement fourvoyé au sujet de ce poème, celui sur lequel il revient avec prédilection. Mais il ne s'ensuit pas que, pour être sujettes à caution, toutes ses autres gloses soient erronées. Il s'en faut, du moins pour Follain. Sans pour autant oublier «*D'aucuns aperçoivent le calme des meubles usuels. . .*» (L. III T. I., p. 53), ni même *L'Histoire* (P. R., p. 94/T., p. 70), rappelons convergences et concordances. Nous ne ferons pas cependant dire à Follain à l'adresse de Bachelard: «Je pense comme vous». Son

---

<sup>21</sup> *Sens de la Poésie*, causerie prononcée à la Maison de la Culture de Thonon en 1967 et publiée en 1971 par le numéro 1 de la revue *Création*, Paris, p. 18 à 20.

<sup>22</sup> *L'épicerie d'enfance*, Corrèa, Paris, 1938.

<sup>23</sup> «Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relative», *L'oeuvre et la vie de Delacroix, Oeuvres complètes*, La Pléiade, Paris, 1961, p. 1122.

<sup>24</sup> Qu'on se rappelle le premier quatrain tout explicite de *Correspondances* (p. II):

*La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.*

affirmation . . . «je ne peux comparer rien à rien» nous l'interdit. Au tréfonds, avisons-nous-en bien. Pas au-delà. La preuve: aucune critique dans l'exposé de Follain. Tout juste une mention de l'agacement de certains poètes trop explicités par Bachelard. On se l'explique quelque peu à présent. Poésie et poème ne sont pas toujours une seule et même chose: l'intelligence de l'une ne garantit pas celle de l'autre. Il y faut une attention où, pour reprendre le mot de Cassou cité par Follain, le philosophe n'est pas nécessairement plus expert que le poète. L'analyse même de la rêverie ne change rien, en l'occurrence: le rêveur lucide a nom Follain, le rêveur aventureux Bachelard. Aussi bien, il le reconnaît volontiers: «Bien entendu, je lis le texte à ma façon». Quand cette correspondance ne nous aurait donné que ce «miaulement\* des odeurs», il valait de la connaître. Que Bachelard bachelardise, on le savait,<sup>25</sup> et ce n'est pas nous qui y redisons: il a ouvert plus d'une porte. Mais que l'une des clés, sinon la clé, en soit «les correspondances baudelairiennes» voilà bien une nouvelle raison de reprendre la lecture de son oeuvre.

---

<sup>25</sup> Nous devons ce verbe à Michel Mansuy qui, dans *Gaston Bachelard et les Eléments* (librairie José Corti, Paris, 1967, p. 373), l'emploie dans un tout autre sens. En fait, la première critique textuelle de la méthode bachelardienne est, à notre connaissance, celle de Jean Ricardou (voir son étude sur la lecture faite par Bachelard de Poë, *Le caractère singulier de cette eau*, dans *Problèmes du Nouveau Roman*, éditions du Seuil, Paris, 1967). Textuelle, disons-nous, car auparavant il y a en celle de Julien Benda, littéraire dans *La France Byzantine* (Gallimard, Paris, 1945), philosophique dans *Trois Idoles Romantiques* (Editions du Mont-Blanc, Genève, 1948).